Maude Nepveu-Villeneuve

La remontée

Roman

le bruit du monde

À mes grands-mères, Aline et Madeleine
À ma mère, Danielle
À ma fille, Adèle

Ne partez pas, ne nous abandonnez pas.
Nous vous aimons terriblement, nous vous mangerons.

– Maurice Sendak, *Max et les Maximonstres*

Should I tear my heart out now?
Everything I feel returns to you somehow.

– Sufjan Stevens, « The Only Thing », *Carrie & Lowell*

SAMEDI

Clarisse avait failli ne pas répondre au téléphone.

Le vernissage avait commencé comme tous les autres. Elle était arrivée à la dernière minute, alors que le DJ était déjà installé et que Renaud, son associé, discutait dans un coin avec l'artiste. L'employée avait déjà rempli de vin rouge et de vin blanc des dizaines de coupes de plastique qui attendaient, avec les bouchées préparées par le traiteur, sur des plateaux posés sur le bar, au fond de la galerie. En vitesse, Clarisse avait vidé dans des paniers les sacs de chips qu'elle avait apportés, puis, pendant que tout le monde regardait ailleurs, elle avait calé le fond d'une bouteille de blanc et était allée remettre un peu de cache-cernes dans les toilettes.

Les gens étaient arrivés au compte-goutte d'abord, puis par grappes, et elle s'était efforcée de faire la conversation à tout le monde dans la galerie de plus en plus pleine. Il fallait presque crier pour se faire entendre à travers les voix et la musique, dont le volume avait semblé monter inexplicablement à mesure que la soirée avançait et que les plateaux

revenaient au bar remplis de verres vides. Malgré les fenêtres ouvertes, on s'était vite mis à étouffer à l'intérieur et Clarisse avait regretté d'avoir choisi une robe à manches longues.

Elle était en train de présenter les toiles à un collectionneur, un client habituel mais capricieux, quand son téléphone avait sonné. Son argumentaire de vente commençait à s'essouffler, tout comme, lui semblait-il, l'intérêt de l'acheteur, et elle avait sorti l'appareil de sa poche tout en continuant à parler. Elle avait froncé les sourcils en voyant le numéro, qu'elle ne reconnaissait pas. Un numéro dans le 418. Elle ne connaissait personne dans le 418. Elle avait envisagé une seconde de replonger le téléphone dans sa poche sans répondre mais, au même moment, l'artiste était venue se planter entre elle et le collectionneur, attirée sans doute par l'odeur d'une vente potentielle. C'était une toute jeune peintre qui en était à sa première exposition et qui faisait des tableaux immenses, démesurément grands à côté de son corps frêle et anguleux. Clarisse en avait profité pour la présenter rapidement, lui avait laissé le client entre les mains et s'était éloignée pour prendre l'appel.

« Allô ? »

Une voix étouffée lui était parvenue de l'autre bout du fil, sans qu'elle puisse comprendre ce qu'elle disait. Elle avait jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. Renaud était derrière le bar et remplissait des verres. Elle était sortie de la galerie et avait fait quelques pas sur le trottoir. C'était une des premières soirées chaudes du printemps et les terrasses,

tout autour, étaient pleines. Il y avait à peine moins de bruit dans la rue qu'à l'intérieur.

« Allô ? »

Elle avait fini par comprendre ce que répétait la voix. C'était une femme qui voulait lui parler, et qui lui demandait si elle savait où pouvait bien se trouver David Hamelin.

Clarisse s'était arrêtée net.

Elle n'avait pas vu David depuis presque trois ans. Elle ne lui avait pas parlé non plus, n'avait eu en somme aucun contact avec lui, et il aurait bien pu être mort qu'elle n'en aurait jamais rien su. Quand il avait quitté Montréal, il ne lui avait même pas dit exactement où il allait, seulement qu'il repartait vivre dans le Bas-du-Fleuve.

Elle n'arrivait donc pas à comprendre pourquoi une certaine Victoire Bernier l'appelait, elle, ce soir-là, près de trois ans après leur séparation, parce que David n'était pas rentré souper.

« J'ai des règles très claires là-dessus, mes pensionnaires doivent me prévenir s'ils ratent un repas, et David a jamais manqué de m'appeler. Je veux pas vous inquiéter, mais je fais le tour de son carnet d'adresses, et je suis tombée sur vous. Vous êtes une amie ? »

Clarisse avait balbutié que non, pas vraiment, qu'elle était une vieille connaissance et n'avait pas eu de nouvelles depuis

des années. La femme, la logeuse de David vraisemblablement, s'était confondue en excuses pour l'avoir dérangée, et elle avait raccroché.

Le téléphone dans la main, Clarisse était encore debout au milieu du trottoir, perplexe. Elle avait souvent pensé à David depuis qu'il était parti, et encore plus depuis quelques mois. Elle n'avait jamais essayé de le retrouver, pas même sur Internet, mais elle avait eu envie de le faire – plus d'une fois, d'ailleurs –, et voilà que, d'une certaine manière, c'était lui qui l'avait trouvée. Elle avait maintenant un numéro où le joindre, si elle le voulait, quand il finirait par rentrer.

Elle regarda l'heure et soupira en écoutant la basse résonner jusqu'à la rue. D'ici deux heures, ce serait fini, et elle pourrait rentrer chez elle.

Elle retourna à l'intérieur et, du seuil de la galerie, parcourut la pièce du regard. L'acheteur était parti. Elle attrapa au passage un verre de rouge sur un plateau et le but en deux gorgées. Renaud s'approcha.

« J'espère que c'était un appel important, tu viens de nous faire perdre une vente.
– Je suis désolée.
– Il va falloir que tu fasses quelque chose, Clarisse. Ça peut pas continuer comme ça. Depuis l'accident… »

Clarisse l'interrompit, leva une main vers lui.

« Je me suis excusée. Arrête. »

Et elle s'enfonça à nouveau dans la foule du vernissage sans laisser à Renaud le temps de répliquer.

* * *

La soirée s'était terminée plus tard que prévu. Les terrasses, dehors, étaient maintenant désertes, et la galerie était remplie de verres vides, de miettes et de serviettes de papier abandonnées. Le DJ était déjà parti, et Renaud avait mis un disque sur leur vieille table tournante, parce que faire le ménage dans le silence le déprimait et qu'il avait compris qu'il valait mieux ne pas parler à Clarisse, attendre que ça vienne d'elle. Et comme ça ne venait pas, il fallait de la musique pour remplir le vide.

Dans la lumière du soir, les tableaux semblaient presque menaçants avec leurs formes indistinctes. Il y avait eu quelques ventes, assez pour contenter l'ego encore bourgeonnant de l'artiste, mais rien d'exceptionnel, rien même de très satisfaisant. Les gens étaient là pour boire le vin et manger les petites bouchées, et pour faire semblant d'admirer les toiles en se prenant en photo avec leurs amis. Il faudrait miser sur les critiques, le bouche-à-oreille, les collectionneurs réguliers, comme d'habitude.

Un sac-poubelle dans les mains, Clarisse fit lentement le tour de la galerie, enjambant les tas de saletés laissés un peu partout par Renaud, qui la guettait du coin de l'œil en passant le balai. Elle ramassa un à un les déchets éparpillés et se rendit jusqu'au bar pour mettre les bouteilles vides dans une boîte. Penchée derrière le comptoir, elle jeta un coup

d'œil autour d'elle, attrapa une bouteille de vin rouge pleine, la mit avec les autres, puis, une fois dans la ruelle, la glissa dans son sac avant de déposer la boîte au recyclage. Elle souleva le couvercle du conteneur pour y lancer le sac-poubelle. Plus loin, dans un appartement, un bébé pleurait. Elle eut un haut-le-cœur.

Elle retraversa enfin la galerie en passant en silence devant Renaud qui, appuyé sur son balai, lui mit une main sur le bras pour la retenir.

« Repose-toi, OK ? J'ai besoin que tu sois là lundi. »

Elle marmonna une réponse molle. Il soupira, lui lâcha le bras, et elle fonça jusqu'au trottoir sans se retourner, sentant encore son regard dans son dos pendant qu'elle marchait vers le métro.

Elle passa tout le trajet à fixer un point entre ses pieds, sur le sol gris et sale du wagon, tentant de donner un sens à la situation. C'était comme si son esprit s'était vidé et qu'elle n'avait plus su comment réfléchir. Elle faillit rater sa station et, une fois chez elle, elle s'assit en tailleur sur son lit, déboucha la bouteille et consulta la liste des appels reçus sur son téléphone. Le numéro de David était là, en tête de liste, à la narguer, presque comme un défi. Elle prit une gorgée de vin et déposa le téléphone devant elle, sur le lit.

Elle savait qu'elle ne dormirait pas.